

—Bon, dans un instant, mais pas avant de te dire que je m'absente demain pour quarante-huit ou soixante-douze heures.

—Ah ! peut-on te demander sans indiscrétion où tu vas ?

—Parfaitement. Je vais à Paris.

—A Paris ! Pourquoi à Paris ? Tu avais horreur de Paris. Tu ne voulais y rentrer qu'à la fin de novembre. Tu avais une rage, une fringule de la campagne.

—Je l'ai encore.

—Mais alors que vas-tu faire à Paris ?

—Pour répondre à cet inquisition, répliqua avec un imperturbable sérieux Flavien Mauroy, je te dirai que j'ai reçu une lettre de mon notaire.

Ces deux derniers mots furent prononcés avec emphase.

—Qui réclame impérieusement ma présence.

Lafressange éclata de rire, le notaire de Mauroy lui faisait l'effet d'un animal fantastique et fabuleux.

—Et là-dessus, bonne nuit, ne fais pas de mauvais rêves.

Les trois jours que Flavien Mauroy passa à Paris, s'écoulèrent sans incident à Lande-Courte.

On s'observait.

Lafressange avait été pris d'une passion subite pour la chasse.

Il battait tout le long du jour le parc et les landes environnantes, ne rapportant guère de gibier, et faisant connaissance la plupart du temps avec la bredouille.

C'était cependant pour lui, ce sport occasionnel, un moyen de tuer le temps et de retrouver la solitude.

Sa position était très fausse, il le comprenait. Et le double rôle qu'il était condamné à jouer, la franchise de sa nature s'y refusant, il y réussissait très mal.

Il ne trouvait pas en lui-même le courage de s'arracher à l'empire que Mme de Gunka exerçait sur tout son être, et cependant tout son cœur appartenait à Berthe de Kermor.

Bref, Flavien avait été bon prophète ; Lafressange, tout en faisant le malheur de celle-ci, était en train de devenir très malheureux.

Son ami s'en aperçut bien dès son retour.

—Vois-tu, lui dit Mauroy, tu te prépares de vilains jours, mais que veux-tu. Il en est toujours ainsi. L'amour nous fait payer les plaisirs qu'il nous donne. Tiens c'est un vers !

—Va te promener, s'écria Lafressange furieux.

—J'y cours.

En même temps, sur la table à écrire il remettait la feuille d'or toujours enfermée dans sa gaine de cuir de Russie.

—As-tu trouvé ton problème ?

Flavien secoua la tête.

—Non ! je suis buté, c'est stupide. Je te le répète une fois encore je suis persuadé que je tiens le chiffre, et je ne puis déchiffrer cette plaque à moins que ce ne soit de l'algonquin.

Lafressange cette fois encore passa une mauvaise nuit. Ils ne se le dissimulait pas, il ne pouvait plus longtemps demeurer chez Mlle de Kermor. Dans cet espace resserré, il était trop en vue, trop soumis à un espionnage continu.

Il se disposait à annoncer son départ, lorsqu'un événement imprévu vint retarder sa résolution.

Au déjeuner du lendemain on vit arriver l'oncle Philémon avec une figure radieuse.

—Vous savez, dit-il aux convives, Elvira a retrouvé son *la* ! Oh ! je savais bien que cette éclipse n'aurait qu'un temps. C'est égal, c'est fort heureux. Nous ne savions plus que faire pour passer nos soirées.

Le brave homme le croyait comme il le disait.

Le soir venu au chalet, il fallut absolument en passer pas là ! Toute la société était réunie.

Ce fut d'abord Lafressange, Mindeau, Berthe même que le bonhomme mit au piano comme un joueur pelotant en attendant sa partie.

Après ces préludes, ces hors-d'œuvre qu'il fit traîner le plus qu'il put en longueur.

—Mes chers amis, commença-t-il, vous allez entendre une œuvre inconnue de vous jusqu'ici, œuvre à laquelle Elvira donne, laquelle est en veine, une ampleur réellement extraordinaire. Je vous recommande tout spécialement ce morceau, qui est celui de ma prédilection : baronne ! chère baronne, venez écouter ça.

Mme de Gunka, en effet, pouvait ne pas avoir entendu l'exorde de l'oncle Philémon.

Nous avons exposé précédemment la position du chalet.

Cette construction à pans coupés touchait à l'un des côtés du parc. Deux des grandes fenêtres donnaient sur une route dont elles n'étaient séparées que par un large saut de loup infranchissable.

Or, la baronne s'était accoudée sur le balustre de l'une de ces grandes fenêtres : perdue dans ses sombres réflexions, elle semblait en proie à une préoccupation profonde.

Le ciel était clair, limpide. Du fond des bois montait une sen-

teur douce de fleurs de frêne et de sauge mûrie, la route tournant le parc était solitaire et Mme de Gunka demeurait toujours les yeux fixés sur ce ruban doré qui tranchait au milieu du noir de la lande et de l'ombre du grand bois.

Mais cette préoccupation de l'auditeur principal ne faisait pas le compte de l'oncle Philémon. Aussi répéta-t-il à son invitée, et avec plus d'insistance que la première fois :

—Venez ici, baronne, je vous en conjure. Vous allez entendre un morceau royal.

—Mais je suis très bien placée ici, mon cher Monsieur Chaudenay, répondit Mme de Gunka sur un ton qui n'admettait plus l'insistance, je suis très bien placée pour entendre, je ne perdrai pas une note. Je ne vous cacherai pas que ce soir je suis un peu oppressée et que j'ai absolument besoin d'air.

Philémon pesta de tout son cœur contre l'étouffement de la baronne.

—C'est que, fit-il d'une voix vexée, c'est que vous ne verrez pas les gestes, car tu feras les gestes, n'est-ce pas, Elvira ?

Puis changeant d'organe, prenant celui d'un régisseur, tonton Philémon tapa du pied, fit signe de la main à Berthe de plaquer le premier accord et prononça lentement ;

LE FORBAN. — *Chant de mer*

Et tante Elvira chanta, ou plutôt gronda les strophes suivantes :

Le ciel est noir et la vague en furie,
Gronde en rongant le creux de nos rochers.
L'oiseau plongeur fouette le flot et crie :
" Exploisons la Tempête !... Alerte aux fiers rochers."
J'aime à chercher ma proie
Quand l'éclair fend la nue et foudroie.
Au riche les lambris.
Au forban les débris (1)

—N'est-ce pas, que c'est beau, superbe, sublime ! s'écria l'oncle Philémon éclatant d'enthousiasme.

Les spectateurs n'avaient pu marchander leurs applaudissements. Seuls ceux de la baronne avaient été faibles.

Elle avait quitté sa place et avait gagné le coin du balcon, s'appuyant contre le chambranle de la fenêtre.

La terreur qu'elle avait déjà ressentie, une fois, sur la grève, venait de s'emparer d'elle, à nouveau.

Elle en était sûre ! Elle venait de voir une femme noire glissant à travers la lande et de cette ombre elle ne pouvait détacher ses regards.

Elle aurait voulu fuir, elle demeurait clouée à cette même place. Tout ce qu'elle avait pu faire, au prix d'efforts surhumains, avait été de glisser jusqu'au coin du balustre et de s'appuyer contre le portant de la fenêtre.

—Seconde strophe annonça l'oncle Philémon.

Dans ces palais sommeille l'opulence,
Ivre d'ennui, lasse de voluptés.
Des rêves d'or bercent son indolence.
Moi je rêve l'orage et les flots irrités.
J'aime à chercher ma proie, etc.

Nouveaux applaudissements. C'était effroyable, effrayant. Tante Elvira exprimait bien les mugissements de l'orage et le roulement des flots irrités... Non seulement elle avait retrouvé son *la*, mais elle y joignait des notes ignorées, jusqu'alors.

Cette fois Mme de Gunka n'avait pas bougé.

Lentement, l'ombre se rapprochait.

Et elle avait pour objectif, elle en avait la certitude, la baie éclairée de la fenêtre du chalet.

Et, malgré tous ses efforts, elle demeurait clouée à cette même place.

L'oncle Philémon ne lui adressa pas la parole, il était froissé, outré de son mutisme, de son immobilité.

Aussi ce fut d'un ton de plus en plus vexé qu'il prononça, en accompagnant ses paroles d'un bruyant coup de pied sur le plancher :

—Troisième strophe... c'est la plus belle !

Éléona près de mon sein repose.
Ange et démon tu souris en dormant.
Que ce baiser sur ta lèvre de rose.
Te fasse jusqu'au jour rêver à ton amant.
Moi, je cours à ma proie !
Car l'éclair fend la nue et foudroie !
Au riche, les lambris,
Au forban, les débris.

La forme noire avait franchi la zone sombre, elle entrait maintenant en pleine lumière.

Bientôt, au moment où les applaudissements saluèrent la fin de la troisième strophe, elle atteignit le mur, le parapet bordant le saut de loup.

(1) Que l'on ne croie point à une mauvaise plaisanterie de l'auteur, la romance existe, paroles et musique.